

Coumeint on sa qu'on tsemin est pe long que n'autro

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 14

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA FEMME AU FOYER

N foyer sans femme ? me disait certain soir un ami auquel je chantais les joies du célibat, mais c'est un corps sans âme !

Quoi de plus délicieux, en effet, que cet être tout de grâce et de charme ! Quelle merveilleuse bénédiction pour nous hommes, que cette fleur vivante égayant notre foyer de la lumière de son sourire ! Quel réconfort dans les moments pénibles !

Car je parle d'une vraie femme, de celles qui allient leur force morale à leur grâce physique. De celles qui font leurs luttes et les peines de leur compagnon, aussi bien qu'elles jouissent de leurs succès et de leurs joies.

Une femme au foyer, mais pour l'homme seul, c'est l'oasis du désert, c'est la paix intime au milieu de ce grand tourbillon qui est la vie. C'est la douce quiétude d'un bon fauteuil, la vision d'un intérieur fleuri, doucement éclairé de lampes voilées...

Une femme au foyer, c'est une sécurité souvent, c'est beaucoup de toi-même !

Et quelquefois encore, une femme, c'est là, dans l'ombre, un berceau qui nous est cher plus que nous-même, un berceau, temple de nos plus belles espérances ! C'est notre raison même de vivre, le pourquoi de tant de peines, la récompense de tant d'efforts ! Cette mère, ce nid rose et douillet que soulève un souffle léger, c'est non seulement le but, mais aussi la joie, le résumé de notre existence.

C'est la promesse d'innombrables beaux jours, de soirées exquises, entouré de voix enfantines claires et joyeuses.

C'est enfin un renouvellement de notre pensée de notre force, de notre activité.

Et plus tard, au soir de nos vies, la femme de notre foyer sera, plus que jamais, encore la compagne de notre solitude ; la sœur de nos rêves réalisés, de nos souvenirs attendris, contemplant avec nous dans le cadre vieillot cher à nos cœurs, notre œuvre à tous deux, continuée et amplifiée par la vitalité des fils hors du nid...

M. M.



DE LA CROUIE TOMA

EST bon d'être mènadzi et d'espargni lo mé qu'on pào ; mà quand on lo vao recoumandà à sè dzeins, lo faut féré à boun'écheint.

On espèce dè dama, que n'a einveintà ni la pudra et ni quiet que sà da'utro, a onna serveinta à quœi le recoumandè gaillà dè bin choisi quand le einvouïè atsetà oquie. La senanna passà que la serveinta avai atsetà onna livra dè toma, la vilhie fut pas conteinta, kà le trovàve que la serveinta avai mau choisi. Assebin, ein la reinvoeint ein ratsetà l'autro dzo, le lài fà :

— Et pi fédè atteinchon dè pas vo laissi ein dieusà onco on iadzo, kà la sennana passà vo

m'ài apportà on bocon dè fromadzo qu'avai à meïn onna demi-livra dè pertes ; et vu portant avai dè la marchandi po me n'ardzeint !

COUMEINT ON SA QU'ON TSEMIN EST PE LONG QUE N'AUTRO

A tiolàire dè Grattalão sè tràove à mâtein d'on bou, et lè z'ovrà que lài travaillent vont cutsi et medzi dein lo veladzo, qu'est à diz menutès dâo coté dè bise.

Y'a on part dè teimps, on citoyein que volliàve bâti va pè clia tiolàire po coumandà dâi tiolès, dâi crénès et dâi carrons, et quand l'a volliu s'eïn retornà, y demandè ào contremaître quin tsemin faillai preindrè po ètrè lo pe vito ào veladzo, kà y'eïn avai dou : ion que terive on bocon su la gautse et l'autro su la drâte.

— Ne lè z'è jamé mézourà, lài repond lo contremaître ; mà ye crayo que cé dè gautso est lo pe cou, et l'autro lo pe long.

— Et qu'est-te que lo vo fà crairè ?
— Eh bin, c'est que lè z'ovrà preignont adé cé dè gautso quand l'ouïont senà midzo et que faut allà dinà ; tandique quand faut reimpogne la vouarba, la véprâo, vignont adé pè cé dè drâte.

Un homme qui en vaut deux. — David se présente à un entrepreneur qui cherche des ouvriers. Une fois le marché fait, David demande à son nouveau patron :

— En avez-vous besoin d'autres ? Mon frère est prêt à s'engager aussi.
— Quelle espèce d'homme est-ce ?
— C'est un garçon qui me vaut.
— Très bien, je le prendrai.

Encouragé par ce premier succès, le paysan hasarde une nouvelle demande :

— Mon père désire également trouver de l'emploi ; le prendriez-vous ?
— Quelle espèce d'homme est-ce ?
— Lui ! Il en vaut deux comme nous...
— Dans ce cas, faites-le venir, et restez chez vous avec votre frère.

LES OEUF DE PAQUES

DU PETIT GALIBOT

DEPUIS quatre ans, le petit galibot Vincent travaillait à la mine. « Vincent la puche » comme on l'appelait, tant il était « ch'ti ». C'était une chose incroyable, en effet, que pareil puceron eût les bras assez solides, les reins assez forts pour pousser les lourds wagonnets de charbon au fond de la « veine » noire.

Venu au monde, on ne savait trop comment, fleur du « terri » poussée au hasard, il n'avait plus souvenir de sa mère, quelque humble « cacheuse de gaillettes », morte trop tôt, ni de son père, quelque pauvre mineur qui, peut-être, n'avait pas le droit de l'aimer.

Il était resté en plan dans la vie, nourri par pitié, élevé à l'hospice et, à l'âge où il put souffrir, mis au travail, afin de n'être à charge à personne.

Dans sa solitude, pourtant, il avait un jour rencontré un autre paria comme lui, le père Denis, « hercheur à charbon » de son métier, mais une vraie ruine, au physique comme au moral, borgne et difforme, qui trois jours sur quatre était pris de vin.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, Denis se butta dans le petit Vincent qui pleurait.

— Qué qu'tas ! la puche ? T'as trop bu, p't-être ?

— Non ! répondit l'enfant, j'ai faim.

L'ivrogne s'était mis à rire, puis, en titubant, avait poussé Vincent jusqu'à son logis.

C'était vrai : le galibot, qui avait été malade, bien malade même, n'avait pas touché sa quinzaine.

Denis décrocha un sac.

— Tiens, la puche ! V'là du « briquet ».

Puis, comme une brute, il s'endormit.

Le lendemain, dégrisé, le mineur regarda avec ébahissement le mioche, près de lui, ne se rappelant plus.

— Bah ! fit-il, reste si ça te plaît !...

— Cette misère ! disaient les gens. Le moutard a pris asile chez ce repris de justice.

Denis, en effet, avait cinq ou six fois déjà connu la « tôle ».

Mais il était doux pour Vincent, et ces deux êtres, ayant uni leurs détresses, vivaient en paix.

Chaque jour ils accomplissaient leur travail au fond de la mine, loin l'un de l'autre, et, le soir, ils étaient heureux de se retrouver, se racontant les menus événements de leur vie, toute simple.

— Denis ! la Grise est tombée aujourd'hui en démarrant un charroi trop lourd et Fifrelin était méchant. La pauvre bête s'ennuie au fond du trou noir.

C'était leur grande distraction, en effet, et leur grande amitié, ces deux vieux chevaux qui, dans la mine, travaillaient comme eux, mais sans revoir jamais le jour.

Quand vint la fin du carême, le galibot qui, ayant été longtemps à l'hospice chez les sœurs, avait de la religion, dit à son ami :

— Denis ! v'là la semaine sainte. C'est défendu de se griser.

Denis haussa les épaules, mais ne se grisa point.

En sa caboche de pauvre homme, même, une idée était venue. Dans un vieux bas, sou à sou, il mit l'argent que, cette semaine là, il n'avait pas bu.

Puis, quand le jour de Pâques arriva, Denis apporta à Vincent une belle brioche qu'il lui avait achetée.

— Comment ! c'est pour moi ?

— Oui, la puche !

— Mais pourquoi ?

— C'est fête !

— Les jours de fête, on fait donc plaisir ?

— Oui, à ceux qu'on aime le mieux.

Pour la première fois, l'enfant connut la joie d'un cadeau qui n'était pas une aumône, et ce jour de Pâques resta dans sa mémoire comme le plus beau jour de sa vie. Mais, un soir, Denis, qui s'était remis à boire, usé de trop d'excès, eut une mauvaise fièvre.

— La puche ! fit-il, j'suis fichu. C'est la faute à la boisson. Qu'veux-tu ? J'm'étais mis à ça pour oublier. J'avais perdu un petiot comme toi. Al-lons, bonsoir, compagnon, j'm'en vais. Travaille dru et ne bois pas, surtout : c'est bête de boire... Ah ! encore une recommandation... Fais mes adieux à la Grise et à Fifrelin, les pau' bêtes, nos deux seules amies. Sois bon pour elles. Dans la vie, vois-tu, faut être bon.